

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 54, Number 4, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104544ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104544ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1987). Pages de journal. *Assurances*, 54(4), 687–697.
<https://doi.org/10.7202/1104544ar>

Pages de journal

par

Gérard Parizeau

13 mars 1983

Samedi, Germaine et moi sommes allés entendre au C.U.M. la conférence de M. Louis LePrince-Ringuet de l'Académie française. Très simple, très précis, il nous a présenté un excellent travail sur notre civilisation. Est-elle condamnée ? Comme, à la sortie, je disais à mon compagnon avec qui je revenais à l'hôtel, que j'avais trouvé dans le texte un certain nombre d'idées développées par mon fils Jacques, il s'est curieusement fermé. Lui qui est toujours prêt à la discussion, il s'est tu et a parlé d'autre chose. Il est bizarre de voir comme les plus intelligents chez nous, comme ailleurs, souvent ne sont pas prêts à admettre le bien-fondé d'une idée ou d'une mesure exprimée ou prise par l'adversaire politique. On observe d'ailleurs le même phénomène en littérature où les clans, les chapelles, la politique interviennent trop souvent pour fausser le jugement.

687



La France a été durement touchée par le premier tour électoral. Il sera intéressant de voir ce qu'il en adviendra, après cette bataille qui n'a pas trait à l'ensemble des affaires politiques du pays, mais qui, malgré tout, aura des conséquences, quand elle ne ferait que ralentir l'application d'un programme qu'on juge dangereux en France et à l'étranger. Ce sera à suivre.



Quelques jours plus tard, le premier ministre a fait savoir les mesures d'austérité qu'il devra imposer au pays. J'y reviendrai ; mais il y a là un renversement de la vapeur qui est très caractéristique d'un régime qui se rend compte qu'il est allé trop loin.

14 mars

Il y a, dans la justice, des choses qui s'expliquent ou qui se justifient par la conception même de la justice et du rôle que doit y jouer l'avocat. En voici deux exemples :

1. L'accusé a droit aux services d'un avocat pour le défendre, quelle que soit sa culpabilité. Ainsi, dans le cas de Klaus Barbie, c'est le bâtonnier de Lyon même qui défend d'abord celui qu'on a déjà condamné par contumace. Il sait ce que son client a fait et il accepte quand même de le guider dans les dédales de la justice et, au besoin, de sauver sa tête.

688

Que M^e Isorni ait défendu le maréchal Pétain, cela se comprend, mais Klaus Barbie, dit le boucher de Lyon. . .

2. Barbie souffre d'une hernie. On l'opère – ce qui est humain – mais pour mieux le faire pendre, s'il est reconnu coupable de crimes envers l'humanité.

Comme tout cela semble contradictoire à l'homme de la rue, même si les deux actes sont tout à fait dans l'esprit de l'humanité et de la démocratie.



À nouveau, il fait beau ; c'est la Côte dans toute sa splendeur.



J'ai été chômeur, écrit Jean Dutourd de l'Académie française. « J'ai été affreusement malheureux de voir que ma femme devait travailler de longues journées pour me faire vivre. J'ai tout fait pendant cette période de ma vie pour apporter un peu d'argent à la famille. Puis, j'ai réussi. Je crois que la moitié des chômeurs sont de faux chômeurs. S'ils le voulaient, ils cesseraient de l'être, pourvu qu'ils y misent la ténacité voulue ».



Autre chose inattendue pour nous, Canadiens : les enquêtes qu'on poursuit à la télévision ou dans les journaux au moment où le procès Barbie est sur le point de s'engager. Au Canada, on protesterait en invoquant la règle du *sub judice*. Ici, on va même jusqu'à faire paraître dans les journaux une première enquête jugée absolument

confidentielle par la loi. Sera-t-elle permise maintenant que les élections municipales sont terminées et qu'on n'a plus à ménager la chèvre et le chou ? Cela me rappelle l'attitude d'un juge de chez nous qui a annulé un procès en cours, embarrassant, il est vrai, pour la police, à cause d'une déclaration à l'Assemblée législative faite par le premier ministre. Il y a là des habitudes et des attitudes bien différentes.



Hier, au C.U.M., M. Roger Gouze, conseiller technique à la direction générale des Affaires culturelles, concluait à la disparition des prix littéraires et du Goncourt, en particulier. Si les prix sont avantageux pour le titulaire parce qu'ils le sortent de l'ombre ou tout au moins parce qu'ils le mettent davantage dans la lumière, il est rare que le livre auquel le prix est accordé soit suivi d'autres oeuvres remarquables. Je me rappelle comme Béatrice Back, par exemple, avait désappointé ses lecteurs de *Léon Morin, prêtre*, avec ses oeuvres subséquentes. Et ce n'est là qu'un exemple, le conférencier en a mentionné beaucoup d'autres à l'appui de son opinion.

689

Je ne pense pas qu'on doive supprimer les prix littéraires, car ils permettent de distinguer, dans la foule des auteurs, des livres qui passeraient presque inaperçus, à moins d'un gros battage de publicité. On m'objectera que le tableau des succès de librairie paraît dans les journaux littéraires et qu'il joue le même rôle. Ainsi, le livre de Mme Chandernagor, *L'Allée du Roi*, a été cité souvent. Il présentait un tel intérêt qu'il a atteint le même tirage que si on lui avait accordé un prix connu. Je crois cependant qu'il y a là une exception. Dans le cas du livre d'Alice, *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, le prix des écrivains étrangers a sûrement contribué à son succès. L'auteur l'a complété en acceptant de paraître à la télévision, d'en parler ouvertement et que le livre paraisse en feuilletons dans *La Presse*.

15 mars

J'ai été surpris que les syndicats français n'aient pas ralenti ou cessé leurs initiatives durant la campagne électorale française. Bien au contraire, leurs manifestations se sont aggravées. Elles ont continué sporadiquement tout au moins, chez Renault et Citroën. Généralement, le parti communiste qui les inspire et, en particulier, la C.G.T., recommande de mettre la pédale douce durant les périodes électorales afin de ne pas effrayer l'électeur moyen. La présence des

quatre communistes au Cabinet était censée apporter certaines solutions, momentanées tout au moins. Cela n'a pas empêché des troubles qui ont entraîné une réaction assez vive de la part de la direction. À nouveau, il y a eu des mouvements de foule et de bien curieuses interventions du tribunal du travail, à qui le cas des fauteurs de troubles avait été soumis.



690

Pierre Gaxotte est décédé. Je l'apprends par *Le Figaro* qui rappelle ses remarquables travaux d'histoire, mais aussi ses articles écrits au moment de la guerre de 1914. Il avait vingt-trois ans alors. D'après celui qui les évoque, il aurait pu être un excellent géographe, s'il ne s'était orienté par la suite vers l'histoire. Pendant la guerre de 1914, inapte au service, il agissait comme secrétaire de Maurras et il donnait à *L'Action française* des textes où il décrivait certaines batailles avec une extraordinaire minutie et une connaissance du terrain indiquant ses aptitudes et son talent de géographe.

Dans ses *Mémoires*, Gaxotte parle de ces moments passés auprès de Maurras, qui dirigeait *L'Action française*, de ses relations avec Jacques Bainville, Léon Daudet et plusieurs collaborateurs du journal de combat qu'était *L'Action française*.

J'aime les livres de Pierre Gaxotte parce que j'y trouve cette langue élégante, précise et ce souci de l'exactitude qui en sont la caractéristique principale et qu'on retrouve chez l'intellectuel de l'époque.

Il était royaliste sans doute, mais je ne veux pas juger un homme par ses opinions politiques. Gaxotte était un grand historien, quoi qu'en ait dit le professeur Guillemin qui le détestait, je crois, et qui le contredisait avec sa fougue ordinaire.

Gaxotte écrivait aussi des articles gais et marqués au coin du bon sens. Il avait un style alerte, agréable, précis. Cela me suffisait. Je regretterai de ne plus voir ses chroniques dans *Le Figaro*, quand je reviendrai au journal, débarrassé de l'atmosphère désagréable, peut-être nécessaire, où a vécu son équipe pendant la dernière campagne des élections municipales.



Est bien curieuse cette remarque d'un académicien, à propos de l'élection proposée de Charles Trenet à l'Académie française, que rapporte *Le Point* : « Le vote sur la candidature de Charles Trenet a été pour l'essentiel politique. S'il ne s'était présenté sous la tutelle et les pressions de Jacques Lang (ministre des Affaires culturelles), le chanteur-poète eût été élu ». Il est bon, je pense, qu'un homme politique, fût-il ministre de la Culture, ne puisse imposer une candidature à des gens qui doivent seuls être juges du mérite d'un candidat et de l'opportunité de l'accepter parmi eux.

En écrivant cela, je pense également à la Société royale du Canada où les interventions de l'extérieur ne sont pas acceptées et suffisent à bloquer une candidature.

691



Depuis quelques années, à la Société royale du Canada, il y a une évolution très nette. D'abord, sous l'influence des autres sections, l'Académie des lettres et des sciences humaines a pris une importance numérique qu'elle n'avait pas et n'aurait peut-être pas dû avoir. Au début, le recrutement était limité à quarante membres. Nous sommes maintenant bien près d'une centaine, je pense. Et puis, on s'est orienté surtout vers la sociologie, le droit et l'enseignement universitaire pour le recrutement. À un moment donné, un certain nombre d'hommes de lettres y sont entrés, mais très peu ont suivi les séances assez régulièrement pour qu'on s'en félicitât. Et puis, le mouvement d'indépendance politique dans le Québec a entraîné une opposition qui s'est manifestée par le refus d'en être chez certains et par leur entrée, chez d'autres. Fort heureusement, la qualité des candidats a été la considération principale de l'élection.

À un moment donné, certains ont été de la Société aussi bien que de l'Académie canadienne-française. Puis, l'opposition s'est affirmée entre les deux, ce qui est malheureux, car les deux groupes ont un objet commun au point de vue intellectuel.



Au Palais des expositions de Nice avait lieu récemment un débat sur les communications, cet art dont l'importance est devenue très grande à tous les niveaux : politique aussi bien que scientifique et économique. À un moment donné, le chef du Centre du vingtième

siècle de Nice a résumé ainsi certains travaux faits par ses collaborateurs : « Nous nous sommes rapidement rendus compte qu'on doit modifier ses arguments selon le milieu auquel on s'adresse ». C'est cela que l'on a commencé à comprendre, depuis quelques années, au Canada. Les mêmes détails, les mêmes idées, les mêmes produits ne peuvent être présentés de la même manière dans un milieu francophone ou anglophone, par exemple. En effet, les arguments employés ne donnent pas nécessairement des résultats identiques. Ainsi, dans une annonce de C.P. Air Lines, mettre Napoléon I^{er} en grand uniforme pour inviter les gens à se servir de leurs avions, paraît tout simplement ridicule à des francophones. L'idée est-elle mieux acceptée par un client anglophone ? Je n'en suis pas sûr, mais je l'imagine. De toute manière, la publicité, comme la propagande, ne peuvent être en tous points semblables, si l'on veut obtenir un résultat valable. La langue employée doit être celle du lecteur et non une simple traduction. Autrement, on a l'effet contraire de ce que l'on recherche. Il faut éviter, surtout en français, de tutoyer les gens, comme on le faisait il y a quelques années dans une annonce parue en France, au sujet du Canada et de ses ressources touristiques. Rien n'est plus choquant, quoi qu'en pensent certains.



La langue employée pour les communications par ordinateurs entre pays est l'anglais. C'est ce qu'on m'a confirmé hier, après une question que j'ai posée. Mais quels problèmes ne doit-on pas avoir entre anglophones et francophones, par exemple, quand on sait comme les faux amis sont nombreux ? *Actual*, *demand* et bien d'autres termes n'ont pas le même sens en anglais qu'en français. Or, cela, il faut le savoir. Et comme doivent être compliquées les relations au niveau scientifique ! Ce doit être l'écueil d'une collaboration internationale, à laquelle les francophones cèdent parce qu'ils sont devenus une influence de seconde zone. Parce que également bien peu d'anglophones accordent au français une importance suffisante, pour traduire une communication scientifique faite en français. J'ai déjà rappelé le cas du docteur ***, il y a une vingtaine d'années. Je le répète ici : « J'ai présenté à des sociétés savantes quelque deux cents communications en français et une seule en anglais. Or, c'est le seul de mes travaux dont mes collègues anglophones semblent avoir eu connaissance ».

Autre fait plus récent : il y a trois ans environ quand, à Ottawa, **, élégant et disert, s'est levé pour présenter son travail en français, la moitié de la salle s'est levée et a quitté les lieux, sans réfléchir que le geste était insultant pour le conférencier, qu'il indiquait une bien piètre qualité d'esprit, une absence totale de curiosité. J'en aurais été atterré, si je n'avais été désolé d'une pareille impolitesse.



Hier encore, C.P. Air Lines annonçait dans les journaux un service *impérial*, à la conquête de Toronto, en présentant Napoléon I^{er} en grand uniforme dans un de ses appareils. On ne comprend pas que celui qu'on appelait l'ogre corse, au siècle dernier, soit devenu un argument de vente pour notre grande compagnie d'aviation. C'est sans doute un jeune as de la publicité qui en a eu l'idée. Mais se peut-il qu'en haut lieu, on n'ait pas saisi le ridicule d'une pareille annonce ?

693



Pourquoi cet historien de Rigaud n'a-t-il pas voulu m'aider dans mes recherches sur Jean-Joseph Trestler ? J'ai essayé de le voir. Il s'y est refusé. Est-ce parce qu'il était malade déjà ? Était-ce par haine, sinon par opposition catégorique à **, avec qui je travaillais ? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'il n'a pas voulu discuter avec moi, lui qui connaissait si bien Rigaud, Vaudreuil et la région que je décrivais. J'aurais aimé tout simplement lui soumettre mes idées, lui demander de les discuter. Je me suis heurté à un mur et j'ai eu l'impression de me trouver devant un intellectuel comme ceux que Georges Duhamel a décrits dans *Les Maîtres*. Certains affirment qu'il n'y a pas une opposition aussi catégorique entre les intellectuels de chez nous. Je n'en suis pas sûr. Si, souvent, les artistes, les écrivains ou les médecins sont durs les uns pour les autres, c'est qu'ils sont avant tout des individualistes forcenés, sauf ceux qui acceptent de travailler en équipe. Mais même là, quelle haine larvée ou bruyante opposent certains, même dans leur groupe ! Je ne me laisse pas influencer par Georges Duhamel en m'exprimant ainsi, mais par les individus ou les équipes que j'ai connus.

Je ne crois pas avoir tort, moi qui, à ma grande désolation, ai assisté à des heurts de certains groupes les uns contre les autres dans le domaine des sciences politiques, par exemple. Je pense, en particulier, à ce qui opposait si durement le père Georges-Henri Lévesque,

pour qui j'avais beaucoup de respect, et Esdras Minville – François-Albert Angers, qui étaient d'un groupe dont je faisais moi-même partie. Je ne comprenais pas et je ne voulais pas me laisser inféoder. Et cependant, chaque groupe était intéressant et rendait les plus grands services au milieu. Il n'était divisé, il est vrai, que sur le plan des idées. Mais comme leur opposition était vive !



694

Dans *Le Point*, le thème de la semaine est la civilisation des Tolèques, des Olmèques, des Aztèques et des Mayas qui, après avoir duré pendant des siècles, a disparu tout à coup. On a retrouvé la trace, mais bien longtemps après, personne n'en ayant gardé même le souvenir jusqu'à ces dernières années, tandis que la nôtre ne peut cesser d'être sans que les médiats n'en gardent trace. Le professeur LePrince-Ringuet apporte un certain nombre de solutions à ce qui nous menace. Même si l'on accepte l'idée d'une destruction par les bombes atomiques, on ne peut imaginer la disparition complète que seuls les siècles permettraient de reconstituer.



Sont bien menaçantes ces torpilles dressées contre l'Europe et l'Amérique même. De notre côté, il y a une autre ligne face à la Russie et aux pays de l'Est. Et dire que seule la crainte de l'une empêche l'autre de faire usage de ses armes à longue portée. Jusqu'à quand durera l'efficacité de cette contre-menace ? On nous a dit, vers 1946, que nous vivions à côté d'un volcan. La situation n'a pas changé. Ce qui est terrible et heureux tout à la fois, c'est qu'on s'est habitué à la menace. Si on ne se bat pas soi-même, on fait se battre les autres en fournissant les armes et en contribuant à opposer les groupes.



Je suis allé marcher, hier soir, avec le docteur *** qui loge rue Massenet, au même hôtel que nous. En nous rendant à l'Opéra, nous avons évoqué la situation de l'Université de Montréal vers 1932. Comme elle était difficile, face à un homme comme Alexandre Taschereau, arc-bouté dans ses haines et sa politique de restrictions budgétaires excessives. Le budget s'équilibrait, chaque année, mais au prix de l'essor de la province !

Mon interlocuteur me rappelait son propre cas. Il avait demandé ce que l'on appelait une bourse David, à l'époque ; mais parce qu'il avait frappé à la mauvaise porte (celle du premier ministre), il n'avait pu l'avoir. La bourse David (du nom de celui qui l'avait imaginée), cela voulait dire, pour un étudiant, la possibilité de passer une ou plusieurs années en France pour compléter ses études. Demandée à Athanase David, par le truchement d'Édouard Montpetit ou de mon père, la bourse David de \$1,200 aurait sans doute pu être obtenue, comme elle l'a été dans bien d'autres cas. Auprès d'Alexandre Taschereau, on se heurtait à une opposition catégorique. La province n'a pas d'argent, disait le premier ministre qui détestait son principal adversaire, au sein du Cabinet. Athanase David était élégant, intelligent ; il avait un esprit vif auquel, d'instinct, s'opposait au Québécois étroit qu'était Taschereau, descendant d'une vieille famille de la Haute-Ville qui gardait ses faveurs pour ses amis et qui se refusait à évoluer ; ce qui lui valut l'ire réunie de Paul Gouin (fils de son prédécesseur) et de Maurice Duplessis, astucieux, intelligent, roué. A eux deux, ils déboulonnèrent le parti et son chef.

695

*** n'eut pas sa bourse, mais son père lui donna l'équivalent. Et c'est ainsi qu'il put aller puiser à Paris cette formation que les jeunes Canadiens demandaient à l'École française de médecine, à cette époque ; ce que maintenant ils vont chercher aux États-Unis, et ce que certains jeunes Français viennent demander aux maîtres canadiens, par un curieux retour des choses.



En rentrant, *** me dit : « Les maîtres américains ont une tout autre manière de procéder que les professeurs français. Ceux-ci donnent au diagnostic personnel une importance que l'Américain remplace par l'analyse de laboratoire. Je connais des gens qui, à l'Institut Mayo, se sont fait prescrire de l'aspirine, ce qu'aurait pu faire tout simplement le premier médecin venu ». Différence de méthodes et d'écoles ; ce qui ne veut pas dire que, dans les cas complexes, la méthode française, dépendant de l'individu principalement, n'était pas sans valeur véritable.



À *Apostrophes* hier soir, Max Gallo parlait de son dernier livre, *La Demeure des Puissants*, de manière très agréable. Je préférerais

l'écrivain que j'avais devant moi à l'homme qui conduisait sa campagne électorale de Nice, contre le maire Jacques Médecin. Il y disait pis que pendre du maire, avec parfois un air hargneux, tandis que ce soir, il nous présentait ses personnages avec un plaisir que nous partageons, même si ses modèles étaient tirés surtout d'effroyables scandales, comme celui de la banque Ambrosioni, qui éclabousse sinon le Pape, du moins la papauté.

696

Un peu plus tard, on a commenté de la même manière le livre de Paul Thorez, qui raconte des vacances passées du côté de la Mer Caspienne, à l'époque où son père, Maurice Thorez, secrétaire du parti communiste de France, était l'influence dirigeante du parti communiste français.

Pourquoi faut-il qu'il y ait deux hommes en Max Gallo : le candidat socialiste détestable, hargneux et l'écrivain indulgent et disert ?



Max Gallo est un excellent exemple de l'étranger assimilé en France dès la deuxième génération. Italiens d'origine, ses parents sont passés d'Italie en France, au début du siècle. Leur fils a été formé à l'école française et il parle français sans accent. Député, il a décrit le milieu de Nice de façon très intéressante dans une trilogie où il présente une famille italienne venue du Piedmont, où elle ne pouvait plus vivre, s'adaptant à Nice à travers trois de ses membres : l'un restant domestique jusqu'à sa mort, l'autre devenant cafetier, organisateur politique, et le troisième s'enrichissant dans la construction. Les livres de Gallo sont vivants, car il a pris ses personnages dans la vie de tous les jours. Je me rappelle qu'un jour, après avoir lu le premier volume, je suis allé boire un verre de bière au café de Turin que ses personnages fréquentaient, et je suis allé saluer la maison où habitait l'un de ses personnages, le médecin-député de l'arrondissement.



« Venez donc à mon studio », me dit une assez jolie fille rencontrée au cours d'une promenade cet après-midi. Tout en la remerciant de son invite, j'ai été un peu étonné, car ces dames du trottoir font leur métier à Nice, adossées à une maison de la rue Maccarani, par exemple. Elles n'ouvrent pas la bouche généralement, sauf qu'à force

de les rencontrer, il s'établit entre elles et le passant une sorte de bon voisinage, qui se manifeste par un sourire ou un salut échangé entre gens de bonne compagnie. ***, entre autres, une petite noiraude à la figure bien mal-en-point, est assez bien vue dans le quartier. On la voit causer avec la marchande de légumes et échanger de longues conversations avec les fournisseurs qui ne lui en veulent pas de son commerce bien particulier.



Je lis en ce moment *Le Siècle de Louis XV*, de Pierre Gaxotte, que j'ai acheté pour une chanson chez un libraire, marchand de vieux livres. J'y trouve sinon des dames de petites vertus qui font le trottoir, comme *** à Nice, du moins des dames ou des demoiselles de haute lignée, toujours prêtes à coucher dans le lit de Louis XV, le bien-aimé. Si celui-ci a administré la France beaucoup mieux qu'on ne le croit, suivant Gaxotte, il avait de fréquentes faiblesses pour les femmes qui, à travers lui ou ses ministres, intervenaient fréquemment dans le gouvernement de la Nouvelle-France. C'est en lisant les chroniques du temps – surtout celles qui ont le sérieux des écrits de Gaxotte – que l'on comprend pourquoi la Nouvelle-France, livrée aux amis ou aux protégés de ces dames, avait de tels problèmes de défense, d'expansion ou de vie de tous les jours.

697

En regard de l'histoire de Pierre Gaxotte, je lis en ce moment un livre extrêmement intéressant sur Voltaire⁽¹⁾. Comme je l'ai noté déjà, écrit en collaboration, cet ouvrage contient un chapitre de Gaxotte lui-même sur la correspondance du grand écrivain. Le jugement de l'historien est catégorique : « Il n'y a pas un seul Voltaire, il y en a dix ».

⁽¹⁾ *Voltaire*, dans la collection *Génies et Réalités*, chez Hachette, p. 77.